

Note de l'auteur

Le titre de ce livre mérite une explication. Il ne s'agit pas, comme certains ont pu le penser, des proses d'un *apatride* ou de quelqu'un qui, sans l'être, se considère comme tel. Il s'agit en premier lieu de textes qui n'ont pas trouvé de place dans les livres que j'ai déjà publiés, et qui erraient parmi mes papiers, sans destination ni fonction précises. En second lieu, il s'agit de textes qui ne s'ajustent véritablement à aucun genre, car ce ne sont pas des poèmes en prose, ni les pages d'un journal intime, ni des notes destinées à un développement ultérieur — du moins ne les ai-je pas écrits dans cette intention.

C'est pour ces deux raisons que je les considère comme «apatrides»: il leur manque un territoire littéraire qui leur soit propre. En les réunissant dans ce volume, j'ai voulu les sauver de l'isolement, les doter d'un espace commun et leur permettre d'exister grâce à la contiguïté et à la numérotation.

Je ne cache pas qu'au moment de prendre cette décision, j'avais à l'esprit *Le spleen de Paris* de Baudelaire. Non du fait d'une émulation prétentieuse, mais en raison du caractère relativement «disparate»¹ de l'ensemble, et parce qu'il s'agit d'un livre, comme le dit le poète dans sa dédicace, qui est «à la fois tête et queue, alternativement et réciproquement»², et on peut par conséquent le lire en commençant par le début, le milieu ou la fin. En outre, la majeure partie de ces textes a été écrite à Paris, et, comme dans l'œuvre de l'auteur des *Fleurs du mal*, cette ville figure nommément ou en toile de fond dans nombre de ces fragments.

Paris, 1982

1 et 2. En français dans le texte.

1 Que de livres, mon Dieu, et combien nous manque le temps et parfois l'envie de les lire! Ma propre bibliothèque, où autrefois pas un livre n'entrait sans avoir au préalable été lu et digéré, s'encombre peu à peu de livres parasites, qui souvent y arrivent sans qu'on sache comment, et qui, par un phénomène d'aimantation et d'agglutination, contribuent à élever la montagne de l'illisible — et, au milieu de ces livres, perdus, ceux que j'ai moi-même écrits. Je ne dis pas dans cent ans, mais dans dix ans, dans vingt ans, que restera-t-il de tout cela? Peut-être seulement les auteurs qui viennent de très loin,

la douzaine de classiques qui traversent les siècles, bien souvent sans être beaucoup lus, mais vaillants et vigoureux, par une sorte d'impulsion élémentaire ou de droit acquis. Les livres de Camus, de Gide, qui voilà à peine deux décennies étaient lus avec tant de passion, quel intérêt ont-ils à présent, alors même qu'ils furent écrits avec tant d'amour et d'efforts? Pourquoi dans cent ans continuera-t-on à lire Quevedo et pas Jean-Paul Sartre? Pourquoi François Villon et pas Carlos Fuentes? Que faut-il donc mettre dans une œuvre pour durer? On dirait que la gloire littéraire est une loterie et la survie artistique une énigme. Et malgré cela on continue à écrire, à publier, à lire, à gloser. Entrer dans une librairie est effrayant et paralysant pour n'importe quel écrivain, c'est comme l'antichambre de l'oubli : dans ses niches de bois, déjà les livres s'apprêtent à sombrer dans un sommeil définitif, souvent sans même avoir vécu. Quel est cet empereur chinois qui détruisit l'alphabet et toute trace d'écriture? N'est-ce pas Érostrate qui incendia la bibliothèque d'Alexandrie? Ce qui pourrait peut-être nous redonner le goût de la lecture, ce serait de détruire tout ce qui a été écrit et de repartir, innocemment, allégrement, à zéro.

2 Nous vivons dans un monde ambigu, les mots ne veulent rien dire, les idées sont des chèques sans provision, les valeurs sont dépourvues de valeur, les personnes sont impénétrables, les faits un fatras de contradictions, la vérité une chimère et la réalité un phénomène si diffus qu'il est difficile de la distinguer du rêve, de la fantaisie ou de l'hallucination. Le doute, qui est la marque de l'intelligence, est également la tare la plus abominable de mon caractère. Il m'a fait voir et ne pas voir, agir et ne pas agir, a empêché en moi la formation de convictions durables, a tué jusqu'à la passion et m'a finalement donné du monde l'image d'un tourbillon où se noient les fantômes des jours, sans rien laisser d'autre que des bribes d'événements fous et des gesticulations sans cause ni finalité.

3 L'âge est un sentiment relatif : on est toujours jeune ou vieux par rapport à quelqu'un. Dans un de ses poèmes en prose, César Vallejo dit qu'en dépit du temps qui passe, jamais il n'atteindra l'âge de sa mère — ce qui est vrai du reste. On peut comprendre que les hommes de quarante ou cinquante ans continuent de se sentir jeunes : ils savent qu'il y a encore des hommes de soixante-dix

ou quatre-vingts ans. Ce n'est qu'une fois ce dernier âge atteint que les points de repère au-dessus d'eux commencent à manquer. Les octogénaires ont le sentiment d'être peu nombreux, c'est-à-dire seuls, vieux.

4 Théorie de l'« erreur initiale » : dans toute vie, il y a une erreur préliminaire, apparemment banale, tel un acte de négligence, un faux raisonnement, l'apparition d'un tic ou d'un vice, qui engendre à son tour d'autres erreurs. Caractère cumulatif de celles-ci. À ce sujet : image du train qui, par suite d'une méprise de l'aiguilleur, prend la mauvaise voie. Il serait plus juste de dire par suite d'une inattention du conducteur de la locomotive. Plus juste encore d'imputer l'erreur au passager qui se trompe de wagon. Ce qui est sûr, c'est que le passager se trouve à court de provisions, que personne ne l'attend sur le quai, qu'il est expulsé du train, qu'il n'arrive pas à destination.

5 Connaître le corps d'une femme est une tâche aussi lente et aussi louable qu'apprendre une langue morte. Chaque nuit s'ajoute une nouvelle contrée à notre plaisir et un nouveau signe au voca-

bulaire déjà copieux qui est le nôtre. Mais il restera toujours des mystères à dévoiler. Le corps d'une femme, tout corps humain, est par définition infini. On commence par avoir accès à la main, cet appendice utilitaire, instrumental du corps, toujours découvert, toujours disposé à se livrer à n'importe qui et à trafiquer avec toute sorte d'objets ; il a acquis, à force de sociabilité, un caractère impersonnel et anodin, comme celui du fonctionnaire ou du portier à l'entrée du palais humain. Mais c'est ce que l'on connaît en premier : chaque doigt s'individualise peu à peu, acquiert un nom de famille, et puis chaque ongle, chaque veine, chaque ride, chaque imperceptible grain de beauté. En outre, il n'y a pas que la main pour connaître la main : les lèvres aussi connaissent la main et alors s'ajoute une saveur, une odeur, une consistance, une température, un degré de douceur ou de rugosité, une comestibilité. Il y a des mains que l'on dévore comme l'aile d'un volatile ; d'autres s'agrippent à la gorge telle un perpétuel échafaud. Et que dire du bras, de l'épaule, du sein, de la cuisse, de... ? Apollinaire parle des Sept Portes du corps d'une femme. Appréciation arbitraire. Le corps d'une femme n'a pas de porte, comme la mer.

6 Bien souvent, la folie ne réside pas dans un défaut de raison, mais dans la volonté de mener la raison que l'on possède jusqu'à ses ultimes conséquences : c'est le cas, comme je l'ai lu dans un conte, de l'homme qui tente de classer l'humanité en fonction des critères les plus variés (noirs et blancs, grands noirs et petits blancs, noirs grands et maigres, blancs petits et gros, noirs grands, maigres et célibataires, blancs petits, gros et mariés, etc), et se retrouve ainsi dans la nécessité de formuler une série infinie ; c'est encore le cas de cet homme qui est venu à l'Agence proposer une chose en apparence tout à fait sensée : réunir les grands chefs d'État, le Pape, le secrétaire général de l'ONU, etc, autour d'une Paëlla universelle où l'on résoudrait à l'amiable les problèmes mondiaux ; et de cet autre qui est venu nous informer qu'il avait intenté une action judiciaire contre l'Union Soviétique afin qu'elle restitue à l'Espagne l'or saisi au temps de la République. Du point de vue historique et juridique, son argumentation était imparable, mais en pratique, c'était l'acte d'un insensé. Ce qui distingue ce genre de folie de la sagesse n'est pas tant le caractère irrationnel de l'idée incriminée que le fait qu'elle porte en elle sa propre impossibilité. Les fous de cette espèce le sont parce qu'ils ont complètement isolé leur préoccupation

du contexte environnant, et ne tiennent pas compte de tous les éléments d'une situation, ou — comme on dit — de tous les impondérables d'un problème. Voilà pourquoi cette forme de folie possède tant de similitudes avec le génie. Les génies sont ces mêmes fous doués d'une qualité supplémentaire : celle qui consiste à trouver la solution d'un problème en enjambant les difficultés intermédiaires.

7 Des lieux aussi banals que la Préfecture de Police ou le Ministère du Travail sont à présent les temples delphiques où se décide notre destin. Concierges, *valets*¹, vieilles employées permanentées et gantées de mitaines, sont les dieux dérisoires auxquels nous sommes irrémédiablement soumis. Dieux fonctionnaires et fallacieux, ils égarent à jamais l'un de nos documents parmi d'autres, et avec lui notre fortune, ou bien nous interdisent l'accès au seul bureau où nous pouvions racheter l'une de nos fautes. Les desseins de ces petits dieux bureaucratiques sont aussi impénétrables que ceux des divinités antiques, et, comme ces dernières, ils dispensent joie et souffrance sans appel. L'employée

1. En français dans le texte.

des Postes qui refuse de me remettre un recommandé parce que l'expéditeur a mal orthographié une lettre de mon nom est aussi terrible que Minerve désarmant un soldat troyen pour le livrer sans défense aux mains d'un Grec. Après avoir été mis à mort par la Raison, les anciens dieux sont revenus à la vie, démultipliés, sous la forme de ces divinités mesquines des établissements publics. Derrière leurs guichets grillagés, elles semblent se tenir sur des autels de pacotille, attendant que nous les vénérions.

8 Chauve, obèse, majestueux, avec ses manières onctueuses, le balayeur de l'Agence me donne toujours l'impression d'un évêque qui, à la suite de quelque injustice, a été dépouillé de ses vêtements sacerdotaux. Lorsque je le vois parcourir les couloirs vêtu de son bleu de travail, avec son air recueilli, souriant et bienveillant, j'imagine à quel point il ferait bonne figure en train de célébrer une messe ou de présider une cérémonie de canonisation. Il parle seul, salue tout le monde de façon obséquieuse, c'est un dément pacifique. Il s'agit d'un ancien rédacteur qui, victime d'une crise de folie érotique, a tenté voilà bien longtemps de violer une secrétaire dans un ascenseur. On ne l'a pas renvoyé du bureau,

mais quand il est sorti de la maison de repos, amnésique et apparemment heureux, on l'a rétrogradé à l'entretien.

9 Nous pouvons garder en mémoire beaucoup de choses, images, mélodies, notions, raisonnements ou poèmes, mais il est deux choses que nous ne pouvons retenir : la douleur et le plaisir. Nous pouvons tout au plus garder le souvenir de ces sensations, mais pas les sensations du souvenir. S'il nous était possible de revivre le plaisir qu'une femme nous a donné ou la douleur qu'une maladie nous a causée, notre vie deviendrait impossible. Dans le premier cas, elle se muerait en répétition, dans le second, en torture. Comme nous sommes imparfaits, notre mémoire est imparfaite et nous restitue seulement ce qui ne peut nous détruire.

10 Regardant le chat du restaurant : merveilleuse élégance avec laquelle les animaux portent leur nudité. Il y a longtemps que je l'ai remarqué chez les chiens, chez les chevaux. Il n'y a chez les animaux rien de ridicule ni de désagréable. Si parfois leurs attitudes ou leurs actes nous dégoûtent, c'est

du fait de leur ressemblance avec les actes ou les positions humaines : par exemple, quand les animaux font l'amour.

11 La vie se complait parfois à nous offrir des résumés allégoriques de la réalité, ou plutôt des citations magnifiquement choisies dans le grand livre de l'Histoire que nous vivons. Dans les galeries du métro, le premier mai, des milliers d'ouvriers endimanchés, jeunes et vieux, avec leurs familles, se répandent joyeux, insouciant, en direction de la Foire de Paris, du Champ de Mars ou du Bois de Boulogne, chacun son petit brin de *muguet*² à la main. Ils sont heureux, ils ont bien déjeuné, c'est leur jour férié, leur fête. Assis par terre dans un couloir, deux étudiants hirsutes et barbus, avec des guitares, chantent un air martial et révolutionnaire, dont je ne saisis au passage que ce début de strophe : « Ouvriers, dressez vos barricades ». Les prolétaires, sans s'arrêter, leur jettent en passant un regard réprobateur, ils se sentent choqués, presque offensés. Rien de plus inopportun que ces jeunots qui parlent de barricades, de luttes et de conflits, en ce jour de

2. En français dans le texte.

détente isolé parmi tant de jours de travail. La présence de ces étudiants, leur attitude, leurs projets, sont aussi vains et illusoire que celui de ces femmes de l'Armée du Salut qui se postent à la porte des bordels en essayant de catéchiser les clients.

12 L'Histoire est un jeu dont on a perdu les règles. Philosophes, anthropologues, sociologues et politiques sont à leur recherche, chacun de leur côté, en accord avec leurs intérêts ou leur tempérament. Mais ils n'en trouvent que des fragments. La tentative la plus cohérente pour sauver les principes de ce jeu est probablement le marxisme. Mais ce n'est ni la seule, ni la dernière. Elle sera complétée, rectifiée, et même réfutée, mais elle aura rempli une fonction de clarification. Tant qu'une autre explication n'aura pas surgi, il faudra l'accepter, avec pragmatisme. Le plus terrible serait qu'après tant de recherches on en arrive à la conclusion que l'Histoire est un jeu sans règles ou, pire encore, un jeu dont les règles sont inventées au fur et à mesure qu'on y joue, imposées finalement par le vainqueur.